

Franco Troiano

Glocal



Three company stories
Drei Unternehmungsromanen

Trois nouvelles d'entreprise
Drie bedrijfsromanen

Tres novelas de empresa
Tre racconti d'impresa

T.C.G. Editions



EUROLOGOS

THE LANGUAGES OF COMMUNICATION

EUROLOGOS GROUP

30 years of dedication to customers

Glocal

Three short stories on business

(in six languages)

Visit
our Web site

Visitez
notre site web

Besuche Sie
unsere Website

Visite
nuestro Website

Visitate
il nostro sito Web

Bezoek
onze Website

www.eurologos.com



EUROLOGOS Group.
GLOBAL and
MULTILINGUAL
SOLUTIONS

All production can be delocalized... except language production.

The Eurologos Group continues to relocalize the production
of multilingual and multimedia services.

We are continually setting up new «glocal»
(simultaneously **g**lobal and **l**ocal) offices in the largest
economic centers to which globalized companies must export.



www.eurologos.com

[in 21 languages]



Global communication needs «glocal» languages

Cover page illustration :
«Saint Jerome»
by Caravage (1573-1610),
El Prado (Madrid)

Illustration de couverture :
«Saint Jérôme»
d'après De la Tour,
El Prado (Madrid)

Abbildung auf der Titelseite:
«Heiliger Hieronymus»
von Caravaggio (1573-1610)
El Prado (Madrid)

Illustratie op de kaft:
«Heilige Hiëronymus»
van Caravaggio (1573-1610)
El Prado (Madrid)

Illustrazione di copertina:
«San Gerolamo»
Il Caravaggio (1573-1610)
El Prado (Madrid)

From the same author:

*«Traduction, adaptation & éditing multilingue»
with J. Permentiers and E. Springael,
TCG Edition, Brussels, 1994,
translated into five languages
(EN, D, IT, SP and NL).*

*«Destra, sinistra o centro? Sopra»,
TCG Editions, Brussels, 1994*

*«Traduttori, Tre racconti»,
two editions in Italian,
TCG Edizioni, Milan, 1994 and 1996.*

*Jérome
TCG Editions, Bruxelles, 1998*

*TCG Editions
Chée de Louvain 550 Leuvensestwg
Bruxelles 1030 Brussel
Tél.: +32 2 735 48 18 - Fax : +32 2 736 87 67*

Franco Troiano

Jerome

*A story in seven languages in memory of
Saint Jerome, the Patron Saint of translators.*

Jérôme

*Une nouvelle en sept langues en hommage
à Saint Jérôme, patron des traducteurs.*

Hieronymus

*Eine Novelle in sieben Sprachen, gewidmet dem
Heiligen Hieronymus, Schutzpatron der Übersetzer.*

Jerónimo

*Una novela en siete idiomas en homenaje
a San Jerónimo, patrón de los traductores.*

Hiëronymus

*Een novelle in zeven talen als eerbetoon aan de
heilige Hiëronymus, de patroonheilige van de vertalers.*

Gerolamo

*Un racconto in sette lingue in omaggio a San Gerolamo,
patrono dei traduttori.*

Summary - Sommaire - Inhalt
Índice - Inhoud - Indice

<i>Jerome</i>	7
<i>Jérôme</i>	41
<i>Hieronymus</i>	77
<i>Jerónimo</i>	115
<i>Hiëronymus</i>	151
<i>Gerolamo</i>	225

Glocal

*A short story written in French
by Franco Troiano
in 2006
and translated into five languages
(EN-D-SP-NL-IT)*

Illustration de couverture :
« Saint Jérôme »
Georges De La Tour,
El Prado (Madrid)

Ce tableau du patron de la traduction est exposé au Prado depuis 2005. Juste après avoir été « découvert » par le directeur de l'Institut Cervantes de Madrid qui le regardait tous les jours à son siège, sous une autre dénomination, il fut transféré au célèbre musée. Grâce à son intuition, un membre du Real Patronato del Museo Nacional del Prado put reconnaître le tableau comme illustrant Saint Jérôme et l'attribuer incontestablement à Georges De La Tour (1593-1652).

Franco Troiano

Glocal

Trois nouvelles

Tapas (écrite en 2006 en français)

Il Quadrettino et

Turandot (écrites en italien en 1994)

ISBN 2-9600071-6-7
D/2007/6961/8

*« Glocal », la contraction entre global et local : le
synthèse de notre ère économique et culturelle !
Les Californiens des années 90 ont créé ce
néologisme que j'aurais bien voulu inventer
moi-même.*

David F. Dekynen *New York, 2001*

Glocal

Sommaire

Introduction	7
Préfaces	9
Tapas	21

Introduction

Trois nouvelles identitaires pour fêter nos 30 ans

La vérité marketing dans le « mensonge littéraire »

Il y a dix ans, ce n'était qu'une tendance. Aujourd'hui, il y a en Europe même des maisons d'édition spécialisées dans les publications d'ouvrages littéraires d'entreprise. La parution de romans et de nouvelles centrés sur la vie des entreprises est devenue une constante dans le marketing industriel. Pour bien présenter aux clients et à l'environnement professionnel ce qu'on appelle la culture d'entreprise, il faut désormais disposer aussi d'un instrument de fiction. Par ailleurs, la littérature et le cinéma se sont toujours abreuvés aux expériences professionnelles et aux projets de réalisation technologiques. C'est bien le vraisemblable, on le sait, qui réussit à exprimer au mieux la vérité très complexe de la vie. Pourquoi il en serait autrement pour l'entreprise ? Les personnes, les rôles, les dimensions du savoir-faire, les attitudes productives, les choix économiques, les stratégies qualitatives, les relations humaines, leur sexualité, les positionnements professionnels et marketing ne peuvent être vraiment présentés et expliqués d'une manière accomplie qu'avec l'éternel « mensonge littéraire ». Surtout dans notre monde qu'on appelle postindustriel et dans notre ère multiculturelle de la globalisation.

L'incidence de la réalité et de la vie d'entreprise dans l'existence et la culture des peuples modernes est au moins aussi importante que l'action du facteur culturel et politique dans l'univers économique. C'était, donc, même prévisible qu'une littérature d'entreprise s'impose sur le marché culturel outre que sur celui du marketing industriel.

De surcroît, il ne sont pas rares les critiques littéraires qui dénoncent depuis des décennies la lamentable dérive psychologistique et la détestable raréfaction contextuelle dans beaucoup de publications qui encombrant les bancs des librairies de nos villes modernes.

La vie romancée de l'entreprise – indépendamment de la qualité intrinsèque de son écriture – amène, par contre, à remettre à sa place la psychologie et à s'occuper pertinemment des contextes.

Un contexte glocal, global et local

Le Groupe Eurologos, très modestement, avait vu donc juste, en 1997, lorsque nous avons publié un livre en sept langues reproduisant une nouvelle, Jérôme, en honneur de Saint Jérôme, protecteur de notre activité centrale : la traduction. L'occasion était le vingtième anniversaire de notre entreprise.

À présent, pour fêter notre trentième anniversaire, nous voulons continuer, très humblement, cette expérience avec la publication de trois nouvelles tournant autour des métiers et de l'organisation productive du Groupe Eurologos. L'actuelle trilogie se propose l'objectif de raconter trois histoires de protagonistes du groupe, les employés et les dirigeants des différentes entreprises Eurologos situés dans leurs activités multinationalisées.

Les trois nouvelles recueillies dans ce livre, en six langues, décrivent, au delà de leur valeur littéraire (toujours discutable, surtout aujourd'hui), l'univers et l'horizon culturel de nos activités, leur fonctionnement et leur finalité. Et, comme il s'agit d'activités jeunes réalisées principalement par des jeunes de différentes nationalités, les projets personnels, les implications relationnelles et les passions existentielles y sont présentées dans leur contexte inévitablement social, économique et historique. Et glocal, naturellement : global et international, au même temps que local et très identitaire.

Bonne lecture.

Frederik Vercruyse

Business Development Officer
Eurologos-Brussels Head Office
F.Vercruyse@eurologos.be

Préface

Tapas

À l'occasion du 20^e anniversaire de son agence de services linguistiques, le fondateur et CEO d'Eurologos, Franco Troiano, a publié en 1997 une nouvelle d'entreprise sous le titre presque évident de *Jérôme*. Avec sa *Vulgate*, la première transposition en latin de la Bible à partir du grec et de l'hébreu, Saint Jérôme incarne en effet l'archétype du traducteur artisanal. Sur de très nombreux tableaux, le saint homme est représenté comme un ermite tourmenté par des problèmes de traduction et d'adaptation. Malheureusement, le traducteur contemporain est encore trop souvent associé à cette image de reclus plutôt réductrice. Jérôme était toutefois bien plus qu'un ermite-traducteur. En tant qu'individu cosmopolite – il a parcouru l'Europe, l'Asie Mineure et le Moyen-Orient –, en tant que secrétaire du Pape Damase I^{er} à Rome, en tant que moine sur la Terre Sainte, en bref : en tant que citoyen du monde de l'époque, il a étudié et pénétré tant ses propres origines que celles de son public-cible. Sans aucune exagération, l'on peut considérer Jérôme comme le premier individu « glocal », un mot qui constitue maintenant le concept central sous-tendant les activités du Groupe Eurologos.

Dans *Tapas*, la dernière nouvelle d'entreprise de F. Troiano, deux personnages fictifs « eurologossiens » marchent sur les traces de Jérôme. Hannelore, la Néerlandaise, et Peter, l'Écossais, sont envoyés en mission à Madrid et Barcelone et se retrouvent finalement au monastère de Saint Jérôme à Montserrat. L'auteur choisit ici volontairement deux personnages qui tranchent avec l'image classique du traducteur. Hannelore est responsable du développement et de la localisation d'un site web en espagnol, tandis que Peter a pour but de conclure un contrat de franchise en Espagne. Tous deux incarnent le traducteur moderne et le domaine de plus en plus étendu du réseau Eurologos. Leurs dialogues et points de vue subtils illustrent le fait que ces linguistes observent le monde sans tabous et l'embrassent comme un village mondial. Leur érudition, leur amour pour les voyages, l'histoire, les cultures locales, la religion et bien sûr pour la langue soulignent une fois de plus l'importance de la dimension locale en combinaison avec les évolutions à l'échelle mondiale. Ne s'agit-il pas là des conditions et compétences essentielles à l'exercice de la fonction de traducteur moderne et « glocal » ?

Au cours de leur voyage, les protagonistes profitent sans retenue de la gastronomie locale : les tapas. Ce titre n'est pas non plus un fruit du hasard. Ces « Tapas » n'offrent pas uniquement un « aperçu », un « avant-goût » de l'atmosphère et des activités d'Eurologos. Elles sont également l'un des délices culinaires les plus glocalisés au monde : à l'origine strictement ibériques, et maintenant à déguster de Madrid à New York. Le fait que leur préparation soit adaptée aux goûts

et préférences locales ne peut que confirmer le besoin de (g)localisation à tous les niveaux éprouvé par le consommateur, une caractéristique que présente également le processus de traduction.

« Tapas », dérivé du mot espagnol « tapar » : « couvrir », est plutôt synonyme dans cette nouvelle de voyage à la « dé- » couverte du monde de la pensée traductologique contemporaine. Un véritable couronnement pour les 30 ans d'Eurologos.

Patrick Beeken

Professeur d'anglais et responsable de la section Traduction et Interprétariat d'entreprise de la Haute École catholique du Limbourg (Belgique).

Préface

Tapas

Je suis heureux de participer à la célébration du trentième anniversaire de la création de l'agence Eurologos avec ces quelques mots qui serviront de préface à la version espagnole de la nouvelle – traduite en plusieurs langues – écrite par son directeur, Monsieur Troiano. J'aimerais profiter de l'occasion pour exprimer ma reconnaissance du travail accompli par cette institution si méritante du secteur de la terminologie et de la traduction dans les milieux académique et professionnel, ainsi que ma gratitude envers ses dirigeants qui, chaque année, accueillent nos étudiants pour leurs stages et qui leur permettent ainsi d'entrer en contact avec la réalité professionnelle riche et attractive. Cette immersion a lieu, de surcroît, à Bruxelles, la Babel moderne, qui abrite tant d'organisations internationales et d'entreprises multinationales. Profitant des expériences et des opportunités offertes par les programmes Erasmus et Socrates, nos étudiants, traducteurs en herbe, s'en vont accumuler de l'expérience loin de leurs universités d'origine, loin de chez eux et de leurs habitudes étroites et routinières. Il s'agit déjà d'expériences personnelles, de pas importants qu'ils font dans cette révolution interne, académique, pacifiste et humaine, appréhendant une réalité distincte, s'adaptant à cette réalité et apprenant ainsi à l'aborder de leur propre initiative. Nul doute que ces échanges culturels et universitaires contribuent à consolider une Europe commune, qui relègue à un passé irréversible les conflits sanglants que connurent nos ancêtres. C'est de cette façon que nous pourrons écrire une Histoire dont nous n'aurons plus à avoir honte.

Ceci étant dit, passons à *Tapas*. Cette nouvelle s'inspire sans aucun doute de la joyeuse réalité vécue par un jeune couple baignant dans le monde de l'informatique et de la traduction. Rien, au début de l'histoire, ne nous laisse présager que bientôt, ce couple nous embarquera dans ses expériences de vie, avec spontanéité et naturel, l'ici et le maintenant où ils se situent. Le plaisir et la gaieté découlant de la joie splendide qui trouve naissance dans le contact physique immédiat transpirent des pages de *Tapas*. Nos deux protagonistes s'interpénètrent littéralement, communiquant et communiant dans la disponibilité généreuse, libre et dénudée de deux êtres libres de toute attache, vivant l'unique option dont disposent deux êtres sains : le plaisir pur de se donner généreusement et librement, la joie de la rencontre absolue et unique où le physique et le psychique sont indissociables, le plaisir que procure le fait de donner et de recevoir, le don réciproque de deux êtres exerçant ce droit et ce devoir de liberté, d'enivrement vital, conscient et éveillé que nous offrent d'une part nos cinq sens et d'autre part la parole et le silence. Ils ne laissent rien entrevoir car ce bonheur leur appartient, il émane librement de leurs êtres, tel qu'il devrait émaner de n'importe quel être humain qui ne serait pas mutilé par un environnement hostile. Lorsque le week-end se termine, ils retournent à leurs occupations normales, laissant

derrière eux l'image, la preuve que l'accomplissement de ses obligations s'étend à tous les aspects de sa vie, de son travail et de ses relations avec les autres.

De la traduction de *Tapas*, il y a peu – ou plutôt, rien – à redire. Elle est fluide et reflète de manière honnête les mots qui transposent réalité et sentiments. Le traducteur se plonge dans l'œuvre, se met dans la peau de l'auteur et de ses personnages : c'est la voix de l'autre dans la langue cible. Si l'on parle, non sans raison, de la « misère et de la grandeur » du traducteur, comment ne pas reconnaître à quel point cette faculté est grande, ce privilège de pouvoir se plonger dans un univers inconnu, dans cette « fausse-vérité » que décrit le poète français Louis Aragon pour définir la fiction ? Le traducteur de *Tapas* nous a donné l'opportunité de rencontrer Hannelore et Peter lors de cette fin de semaine à Barcelone, de profiter de ces tapas avec eux, de ces fruits terrestres, jamais interdits, pour affirmer leur joie de vivre, pour se libérer et nous libérer des chaînes et des démons, pour leur accorder et nous accorder le don de Prométhée, la grâce suprême, la liberté et surtout toute la liberté partagée avec l'autre, avec les autres.

Roberto DENGLER GASSIN
Professeur de l'Université de Salamanque (Espagne)

Préface

Tapas

Traduire est une activité complexe et le traducteur se trouve constamment confronté à des questions de nature très diverse qui débordent amplement le cadre strict de la profession pour s'insinuer habilement jusque dans l'univers personnel et secret de l'artiste lui-même. Comme s'il s'agissait de véritables tentations ou encore d'aspirations profondes tantôt refoulées tantôt privilégiées, mais toujours vivantes et visibles sur l'avant-scène de la communication.

Or, une de ces tentations concerne plus spécialement la rédaction, la liberté rédactionnelle, la « plume » du traducteur. Et en effet, l'ordinateur et une certaine terminologie de signe mécaniste ont surtout tendance à vouloir occuper tout le terrain et à transformer la traduction en un pur jeu d'assemblage et de remplacement dans le but plus ou moins avoué de s'imposer voire de se substituer à une tradition traduisante qui fonctionne depuis la nuit des temps... On en oublierait presque qu'à l'autre bout de l'échelle nous trouvons la magie de l'écriture, l'inventivité de la parole ou le divertissement de l'artiste. Ne dit-on pas parfois que la traduction dépasse l'original en correction sinon en qualité linguistique ? N'est-ce pas le rêve de tout traducteur « rédactionnel » de produire une « valeur » supérieure à celle de l'original ?

On comprend que pour un « langagier » la tentation est forte. Et qu'il arrive que le traducteur ne résiste pas... Mais de là à dire qu'il commet un péché en outrepassant des limites quelles qu'elles soient, c'est fondamentalement méconnaître la richesse voire l'intégralité de la traduction en tant qu'activité globale. La « plume » n'exclut nullement les aspects formels, professionnels, techniques et autres qui font de la traduction un vrai travail spécialisé, et même de plus en plus un travail d'équipe. Et de la même façon, la profession requiert des compétences humaines de talent, de maturité et d'esprit d'initiative de niveau universitaire.

Ainsi, l'auteur de « Glocal » n'a nul besoin de pardon. Au contraire, lorsqu'on est au travail, on a besoin de temps en temps d'ouvrir les fenêtres... Ne fût-ce que parce que nous avons besoin d'air frais pour vivre.

Hugo Marquant
Institut Libre Marie Haps
(pour Traducteurs et Interprètes)
Bruxelles

Préface

Tapas

Traduire signifie, aujourd'hui, surtout réaliser une médiation entre langues, cultures et identités. Le traducteur est un médiateur interculturel qui s'assume la tâche de rendre accessible un texte vers une autre langue. En effet, le traducteur a besoin d'un ample bagage linguistique et culturel dans les deux langues avec lesquelles il doit travailler. Il doit connaître bien la langue avec laquelle le texte original est écrit. Il doit également bien connaître la langue d'arrivée dans laquelle il réécrit le texte. Il s'agit, naturellement, d'un procédé de réécriture, c'est-à-dire de décodification et d'adaptation des structures linguistiques et culturelles de la langue d'arrivée. Dans ce voyage métaphorique d'une langue à l'autre, entre une culture et l'autre, on perd inévitablement quelque chose mais également on gagne quelque chose.

En Europe il y a de nombreux centres et chercheurs qui s'occupent de théorie de la traduction, parmi lesquels il faut citer, par exemple, le Centre for Translation Studies de l'Université de Warwick (UK), activé par Susan Bassnett. Un des aspects les plus intéressants et stimulants de la traduction est représenté par l'importance attribuée aux *culture-bound concepts and terms*, c'est-à-dire à ces concepts et à ces lexèmes liés intrinsèquement à une identité nationale spécifique et en désignant une diversité culturelle qui se reflète dans la langue.

Par exemple, le titre lui-même de la nouvelle en question – *Tapas* – évoque immédiatement la réalité hispanique. De plus, une série de mots migrent au-delà des frontières nationales et linguistiques, et se répandent dans le nouveau tissu linguistique. Dans la nouvelle *Tapas*, qui a en tant que protagonistes des jeunes qui agissent dans ce contexte multilingue européen, l'auteur fait un ample recours à des termes anglais (prédominants), français et espagnols : *direct marketing, head office, freelance, copywriter, affaire, débâcle, chic, movida, tapas* et d'autres.

Les théories de la traduction ont une longue tradition, reliée surtout à la version des textes littéraires. Cependant, de nos jours, la traduction est indispensable aux demandes des marchés toujours plus dynamiques et internationaux. Le langage spécialisé est caractérisé par son caractère synthétique, par sa nature monoréférencielle, par sa transparence et sa précision. Traduire les langages spécialisés exige une compétence solide dans le domaine spécifique, n'importe s'il s'agit d'un texte concernant le *business*, le tourisme, la médecine, le juridique, etc. Le traducteur doit en pratique connaître le langage du secteur comme s'il y travaillait spécifiquement. En pratique, pour pouvoir bien traduire un texte commercial, il n'est pas suffisant de maîtriser deux langues : on doit avoir familiarité avec les langages sectoriels.

On ne comprend pas, par conséquent, pourquoi – si plusieurs compétences sont vraiment nécessaires – la traduction technique ne soit pas signée par le traducteur. Son invisibilité n’a plus de sens.

Traduire la nouvelle *Tapas*, où les jeunes acteurs principaux voyagent avec facilité vers des lieux, langues et traduction dans le domaine du *marketing* publicitaire, en alliant le savoir technico-scientifique (création d’un site web multilingue) avec le savoir humanistique, signifie également vivre, ainsi que Peter l’expérimente personnellement, un parcours d’enrichissement professionnel et identitaire.

Oriana Palusci
Professeur de Langue anglaise
Université des Études de Trento, Italie.

Préface

Tapas

Quels sont les éléments d'une bonne traduction professionnelle ? Précision, complétude, acceptabilité, présentation, ponctualité, prix – la liste des qualités que le client exige est longue, mais elle en compte une qui est largement acceptée plutôt que débattue. L'anonymat. Dès lors qu'un texte a été traduit en équipe, corrigé, révisé, retravaillé et soumis au contrôle de qualité, souvent en tant que l'une des parties d'un projet multilingue plus vaste, il ne reste que peu ou pas de traces de la personnalité ou du style du traducteur. Et il ne fait aucun doute que les choses doivent en être ainsi : lorsque l'image de marque mondiale du client est en jeu, l'utilisateur final du texte ne doit en aucun cas se laisser distraire par des excentricités de vocabulaire ou des fantaisies métaphoriques. Cependant, derrière l'invisibilité commerciale du traducteur repose la réalité humaine d'une personne qui est beaucoup plus qu'un technicien linguistique. De même, derrière l'admissibilité standard du texte traduit repose un procédé complexe de *localisation* grâce auquel le texte a été adapté aux attentes linguistiques, sociales et culturelles du public cible - un procédé qui repose sur l'expertise interculturelle du traducteur « invisible ».

Qui sont donc les traducteurs et quelles sont les connaissances culturelles, les compétences et l'expérience de la vie nécessaires à la localisation d'un document professionnel ? Dans la vraie vie et vu de l'extérieur, il est difficile de répondre à cette question qui en fait n'est que rarement posée. La fiction offre cependant l'opportunité d'explorer, depuis l'intérieur, les personnalités, les histoires et les interactions des acteurs « typiques » de cette profession très active. La *littérature d'entreprise* s'est révélée au grand jour en 1995 avec le roman *Microserfs* de Douglas Coupland (qui à l'origine était une nouvelle) : une saga sur la vie et le travail de jeunes programmeurs de l'entreprise Microsoft. Tout comme les personnages de Coupland, les traducteurs et les localisateurs d'Eurologos, dans les trois nouvelles de Franco Troiano, sont lucides, ont confiance en eux, ont fait des études et sont à la pointe de la technologie. Cependant, contrairement aux serfs de Seattle, ils sont également multilingues et très cultivés, viennent de contextes géographiques et psycho-sexuels variés, et adorent les voyages et la perspective de travailler avec d'autres professionnels cosmopolites des langues venant du monde entier. Soutenir cette liberté existentielle avec discrétion, c'est la philosophie de « glocalisation » de l'entreprise, l'idée apparemment paradoxale que la qualité d'une traduction nécessite les connaissances locales et la culture enracinée pour accéder au marché global, et c'est la raison pour laquelle elle doit être effectuée « à domicile », dans la culture cible. En associant une perspective à la fois globale et authentiquement locale à leur identité personnelle, les jeunes logoserfs libérés de Troiano incarnent ainsi la glocalisation en action.

Andrew Rothwell

Professeur de français et Directeur du département de traduction
Université de Swansea, Pays de Galle, Royaume-Uni

Préface

Tapas

Traduire signifie observer les objets linguistiques et communicatifs afin de distinguer les mécanismes qui les gouvernent et font d'eux ce qu'ils sont dans le contexte dans lequel ils sont produits. Traduire signifie posséder la curiosité relative au démontage qui pousse à évaluer les parties, en comprendre la fonction, arriver à comprendre comment même un petit engrenage peut contribuer au fonctionnement de la totalité. Traduire signifie, donc, tout d'abord comprendre que les objets traités ne sont pas que de la pure surface linguistique interprétable à l'aide exclusivement de dictionnaires, de grammaires et d'une connaissance générique de la langue, mais des « lieux » dans lesquels toute la langue elle-même se concrétise dans toute sa complexité. Complexité qui est le fruit des aboutissements linguistiques et jaillissements propres à une culture spécifique – porteurs de conventions socialement partagées – caractérisés par leur valeur pragmatique et, également, par les silences qu'une langue décide d'observer. Traduire signifie, finalement, recomposer et livrer à celui qui l'a demandé un objet doué de sens linguistique, culturel et pragmatique qui respecte même ce qu'une langue d'arrivée a décidé de taire. Voilà donc que la tâche des formateurs, au-delà de la consolidation des compétences linguistiques considérées en profondeur et en amplitude, est celle de rendre les étudiants précisément conscients de ce que signifie parler une langue. À partir, surtout, de la réflexion relative à la signification de parler sa propre langue. Et ceci, en mettant en exergue, à toute occasion, l'effet que chaque énonciation produit dans les propres dynamiques culturelles. Il est en effet présupposé que seule la profonde connaissance de soi-même, en tant que locuteur d'énonciations actif, peut permettre la réelle compréhension de l'interlocuteur, lui-même locuteur d'énonciations dans une autre langue.

Cette tâche ne peut être considérée accomplie que lorsque le néo-traducteur, une fois son parcours de formation conclu, active la capacité d'observer et de cumuler les données, les faits qui lui permettent de maintenir sa propre compétence linguistique à jour. Celle-ci n'est autre que sa propre participation active au développement constant et progressif de la vie.

C'est justement ce que les protagonistes de « Tapas » révèlent. Ce sont des professionnels de la traduction compétents car observateurs profonds de la réalité qui s'actualise autour d'eux, prêts à saisir toutes les modulations visuelles, auditives, relationnelles offertes par le déroulement du temps et par la géographie des rapports internes et externes à leur propre langue.

Prof. Giuliana Schiavi (2007)
Ecole Supérieure des Médiateurs Linguistiques
Vicenza (Italie)

Préface

Tapas

Défi et bonheur de la traduction. . .

La soif d'aventures, l'esprit de découverte et de conquête, le charme des voyages, sans occulter les in-térêts et les échanges commerciaux, caractérisent le genre humain. La tonicité de cette curiosité répond au besoin d'élargir son horizon intellectuel et d'enrichir la connaissance mutuelle. L'homme civilisé a toujours su l'existence de l'étranger. Il a donc toujours traduit. Son incessant besoin d'interactivités - garant partiel de la reconnaissance sociale - a toujours mené ses pas vers «*l'épreuve de l'étranger*», pour reprendre la belle formule d'Antoine Berman. L'acte de traduire se vit en effet sur le mode des rencontres, des échanges et de l'intense circulation des hommes. Il passe par cette reconnaissance de l'étranger dont la finalité révélée se donne à lire comme une ouverture vers un monde nouveau qui, sans les regards et les mots "croisés" du traducteur, resterait incomplet, obscur et fermé.

On le voit, la tâche du traducteur - adepte et champion de la discipline cérébrale - est d'envergure. Le travail du traducteur ne se décline pas sur le mode d'une épreuve intellectuelle se limitant au strict respect de la succession ordonnée de mots. Le traducteur doit se faire aussi interprète et (re)créateur.

Il ne va pas simplement du mot à la phrase et de la phrase au texte pour finalement appréhender la globalité culturelle. Son parcours emprunte exactement le chemin inverse en intégrant en premier lieu une culture, son esprit et son mode de fonctionnement. Les compétences d'un traducteur s'étendent en effet à la psychologie, l'écoute, la connaissance des us et coutumes des pays de ses langues de travail. "*Autrement dit*", l'acte de traduire est moins la maîtrise d'un code langagier que l'élaboration d'un message à délivrer avec un réseau de perceptions. Comprendre un mo(n)de culturel, c'est aussi traduire.

C'est précisément cette pluralité que met en scène le directeur du Groupe Eurologos, Franco Troiano, dans sa dernière nouvelle d'entreprise «Tapas» qui vient couronner 30 ans d'activités. Sous l'égide symbolique de Saint Jérôme, deux traducteurs «eurologossiens», à l'image de nos jeunes universitaires, illustrent les défis et les bonheurs de la traduction, savourant autant le plaisir d'intégrer la langue de l'autre que la joie de recevoir la parole de l'étranger. S'il est vrai que la mondialisation unifie la culture et les images, les «Eurologossiens» révèlent aussi combien le domaine des traductions, implanté aux quatre coins du globe, profite de l'évolution de la technologie moderne. De nos jours, la fluidité de l'information textuelle permet de se soustraire

aux distances et aux frontières géographiques et la rapidité de l'informatique associée à la révolution Internet sont autant de facteurs qui soulignent la façon moderne de gérer les traductions.

Néanmoins, est-il besoin de rappeler ici que l'approche, la compréhension des cultures du monde et de l'étrangeté n'émergent aux yeux du lecteur que grâce au facteur humain ? Le traducteur, ce relayer de cultures, est tellement entré dans nos habitudes que nous n'y prêtons presque plus attention. Sa fonction permet aussi de comprendre que finalement les langues ne sont pas différentes par leur manière de représenter le réel et de le découper, mais par la façon dont elles recomposent le réel au niveau de son énonciation. La complexité de l'acte de traduire repose précisément dans la faculté de (re)créer la symphonie d'un monde recomposé.

Dr. J.-F. Tonard

Institut de langues et littératures romanes
Faculté des Sciences Appliquées en Langues et Civilisations
de l'Université Johannes Gutenberg de Mayence à Gernersheim (Allemagne)

A. Berman, L'Épreuve de l'étranger, Paris, Gallimard, 1995

Tapas

« Je vais encore leur envoyer un e-mail. D'accord, je commence à travailler en février, mais je veux être sûr que mon contrat soit à durée indéterminée. Si je dois déménager à Bruxelles pour un boulot précaire de première embauche, dans le genre de ceux contre lesquels toute la France est mobilisée, je ne bouge pas. En plus, pourquoi me déplacer sur le continent sans un job intéressant et bien assuré ? Autant, alors, rester ici à Glasgow et accepter de travailler, par exemple, dans cette boîte de publicité et de marketing direct. Celle-ci, il est vrai, est un peu craignos, très locale et unilingue. Trois raisons de s'en tenir bien loin : son patron, au colloque de jeudi dernier, avait plutôt l'air d'être candidat à la faillite. Il était trop intéressé par mon français et mon espagnol. Il rêve de s'internationaliser, le pauvre. Mais sa petite agence, et lui-même, sont plutôt à l'article de la contre-performance des Écossais prétentieusement néoglobalisables. À vrai dire, cela pourrait même plaider à mon avantage. Mais je ne peux pas croire aux remèdes miraculeux : moi, je n'ai rien d'un prodige, d'un deus ex machina pour une entreprise monocalisée fatalement en déclin. Si je reçois une assurance écrite sur ce contrat belge, je pars à Londres pour prendre mon Eurostar. Dans la capitale européenne, certes, il pleut autant qu'ici et la grisaille n'est pas moins déprimante. Mais je serais tout de même dans une véritable métropole cosmopolite. Et à presque mille kilomètres plus près du soleil. Mais, surtout, l'entreprise « global and multilingual solutions » (c'est le slogan de cette Eurologos) peut m'offrir une belle carrière internationale. Je serai placé dans un département à la tête de l'organisation – sur quatre continents, même – et je pourrais même en devenir le responsable. L'actuel chef est un vieux schnock, très cultivé et génial d'un point de vue marketing, mais qui a largement dépassé la soixantaine et ne rêve que d'être obéi sans faire aucun voyage. Moi, par contre, en plus de parler l'anglais que les interlocuteurs des différents sièges de la boîte bruxelloise n'ont appris que comme langue véhiculaire, j'aime voyager. Surtout dans mes années universitaires, j'ai déjà passé une année à Paris et huit mois à Barcelone. Et pour un bisexuel, il n'y a rien de mieux que chercher de la chair fraîche dans les capitales internationales de la "dépravation". C'est mon père qui les appelait comme ça. Je l'écoutais à table lorsqu'il parlait, surtout à ma mère, de ses nombreux collègues diplomates "pervertis", qu'il disait. Il les soupçonnait même d'avoir entamé la carrière diplomatique car très adaptée au genre de vie de globe-trotters et structurellement anormal des gays, des "pédérastes" comme il préférait les apostropher. Je me souviens : son travail nous avait amenés à la Délégation commerciale de l'Ambassade de Hong Kong et moi je fréquentais

encore le lycée. J'avais des doutes sur mes tendances : les filles m'attiraient autant qu'elles m'ennuyaient et les garçons me faisaient peur, mais qu'est-ce qu'ils m'intéressaient !

Dès mes premières expériences sexuelles avec un jeune étudiant d'origine chinoise plus âgé que moi, même mes relations avec les filles changèrent. Elles ne me couraient plus derrière (j'ai toujours été – j'en suis conscient – un beau garçon), mais me considéraient comme leur ami. À présent, je sais que nous, les gays, jouissons d'un rapport spécial avec les femmes modernes qui nous ont intégrés dans leur éternel gynécée dépourvu de lutte sexuelle.

Ainsi, je m'intéresse vraiment à une fille à condition qu'elle soit belle et, surtout, intelligente. Chose rarissime, quoi qu'on en dise suivant les stupides lois du politically correct. Par ailleurs, dans mes trois mois de stage, il y a plus d'un an, en terminologie à l'Head office d'Eurologos-Bruxelles où on m'avait déjà proposé ce contrat d'embauche, j'avais repéré deux traducteurs homos, et un tiers qui venait de s'installer comme free-lance. Peut-être celui-ci était-il le plus réservé. Il s'était mis en couple fermé avec un Anversois qui travaillait comme informaticien chez Philips. Les deux autres le critiquaient féroce­ment car ils disaient que des véritables gays ne doivent jamais utiliser les structures des relations hétérosexuelles. "C'est ridicule que deux homos – m'avait répété Sascha, le plus intelligent des deux – aient comme ambition de se marier. C'est comme les laïques qui singent pour leurs enfants non baptisés des tristes fêtes de confirmation propres aux catholiques lorsqu'ils organisent les communions solennelles de leurs rejetons."

C'est lui, Sascha, qui m'avait fait découvrir Michel Tournier, un écrivain français fièrement homo, unanimement considéré comme peut-être le plus grand romancier mittel-européen de notre époque. Sa vision de l'homosexualité décrite dans son livre *Les Météores*, que j'ai dévoré en une semaine, m'avait exalté. Le gay est pour lui – entre autres, il est même membre de l'Académie française ! – un aristocrate de l'esprit consacré à une vie centrée sur le Plaisir et l'Art. Donc affranchi des corvées nécessaires à la Reproduction Humaine (la famille et la carrière forcée des hétérosexuels). Prix Goncourt en 1970 avec un roman magnifique devenu un grand film, *Le roi des aulnes*, Tournier est à présent un peu mon maître à penser : je crois avoir lu tous ses livres et considère son écriture comme la plus cristalline qui soit. »

C'est avec un simple et laconique reply reçu trois minutes après avoir envoyé son e-mail que le CEO d'Eurologos lui répondit : "Naturellement d'accord sur tout, à condition de commencer au plus tard lundi 6 février 2006. Salutations."

« J'organise tout pour partir. »

« Il est très mignon cet Écossais. Comment s'appelle-t-il déjà, Fientje ? »

« Peter. Mais il faudra que tu ne rêves pas trop. Il n'aime pas les filles. C'est vrai que je n'avais pas tes yeux bleus et tes cheveux luisants noir, mais je n'ai rien pu conclure avec lui dans les trois mois de stage. Antje, la copywriter allemande qui maintenant travaille à notre siège de Leipzig, avait vite perdu ses espoirs. Et, elle, tu l'as connue, ne perdait jamais ses paris. »

« Non, je l'ai pas connue, elle est partie juste avant mon embauche. Mais j'ai déjà eu des nouvelles de ses conquêtes. »

« En effet, on dirait pas : il n'a pas l'air d'un homo. » Caroline, la localisatrice IT qui commençait à débarrasser la cafétéria (c'était son tour), était intervenue et, sans s'attendre de réponse, elle continua : « T'as même le sentiment irrésistible qu'il te fait une cour discrète. Et puis, tu vas découvrir qu'il sort plusieurs fois par semaine avec un de ses amis de la Commission. »

« On verra bien », répondis-je pour couper court. Mais Fientje, derrière sa casquette blonde naturelle, ne m'épargna pas, en tant que flamande irréductible, une sorte de réplique finale comme si elle était en train de clôturer sur son Mac, avec une base line, le layout d'une mise en pages : « Toi, Hannelore, néerlandaise comme tu es, tu te sens même stimulée par les défis impossibles. »

« Je n'ai pas répliqué en rejoignant vite mon poste de travail : heureusement que mon téléphone sonnait. » Le webmaster doit vite répondre au client toujours pressé et anxieux pour ses délais.

Mais Fientje n'avait peut-être pas tort. « Je n'avais jamais cru aux homos cent pour cent. Moi-même, hétéro pratiquement incapable de m'imaginer et de vivre sans mecs, j'ai toujours aimé les quelques expériences sexuelles de lycée avec des copines. Sans les avoir intentionnellement recherchées, je ne les ai jamais regrettées. Pourquoi devrait-il en être autrement pour les hommes ? »

Hannelore, en effet, assurée de son attirance hétéro indiscutable, avait toujours considéré l'homosexualité, surtout féminine, comme une pathologie secondaire de circonstance, en tout cas, soignable. Quant aux hommes, elle avait toujours eu le problème de savoir comment les désarmer gentiment ou s'en libérer brusquement.

Son ouverture spontanée, depuis sa prime adolescence, aux relations masculines et sa beauté tranquille, qui n'avait même pas besoin de soins particuliers d'habillement ou de maquillage, l'avaient plutôt amenée à un certain simplisme paradoxal. Souvent les personnes qui ont été trop aimées, même intelligentes et douées, en sont affectées.

Hannelore avait parfois dû en payer le prix. Depuis ses cours d'infographisme et de programmation IT, donc bien avant de devenir localisateur-webmaster multilingue chez Eurologos-Bruxelles, elle devait de temps à autre constater qu'elle s'était fourrée dans un cul de sac relationnel où son maudit simplisme lui avait fait sous-évaluer des situations.

Peter, entre-temps, était toujours trop mignon. Malgré le fait qu'il travaillait dans le département relations publiques – surtout dans le suivi des autres sièges du groupe et pour en établir de nouveaux même en dehors de l'Europe – et qu'elle le croisait de près plusieurs fois par jour, il semblait insensible à la beauté brune de ses yeux bleus qui n'arrêtaient pas, discrètement bien sûr, de le chercher.

Désormais, son intérêt pour l'Écossais arrivé à son poste depuis presque deux mois n'avait pas échappé à certains collègues. Surtout Caroline et Fientje avaient repéré ses manèges dépassant largement le niveau de la sympathie très aiguë.

Tout ce qui semblait intéresser Peter était inscrit dans la base de données de ses contacts aux États-Unis, dans les Informations précontractuelles qu'il envoyait aux candidats des franchises ou dans les relations avec les associations nationales de partenariat.

L'apprentissage et le suivi parfait de ses rapports semblaient l'absorber complètement.

Au printemps déjà entamé, cependant, un événement changea pour lui radicalement la situation. Le siège Eurologos de Madrid, qui ne disposait pas encore d'un département complet pour la traduction multilingue de sites web, venait de recevoir une grosse commande pour la localisation en dix langues d'un site web. Leur webmaster madrilène se sentait un peu perdu : il fallait qu'un développeur-webmaster de Bruxelles se déplace à Madrid pour au moins trois-quatre semaines afin de réaliser un site web dynamique en modernisant celui statique et en espagnol existant déjà. Peter serait également parti pour au moins deux semaines aussi bien pour la préparation et le contrôle du project management de ce dernier que pour discuter (même en espagnol) avec la direction d'Eurologos-Madrid de leur contrat de Master franchising sur toute l'Espagne. Leur siège l'envisageait depuis deux ans. Deux

autres sièges étaient en train d'être préparés, à Barcelone et à Valence. Les agences Eurologos de Paris, Leipzig, Toronto, São Paulo, Tokyo, Moscou, Tel Aviv et Milan avaient déjà commencé les traductions en français, allemand, américain, brésilien, japonais, russe, arabe et italien. Eurologos-Milan s'occupait également de la version chinoise car, les deux responsables, Luca et Silvio, étaient en train de constituer le siège Eurologos-Shangai, depuis qu'ils avaient, entre autres, localisé en chinois le site web de leur client italien Costa Crociere. Inutile de décrire comme Hannelore tenta d'être de la partie pour ne pas rater l'occasion d'un possible tête-à-tête avec Peter dans l'improviste movida madrilène qui s'était présentée. Peter avait lui aussi remarqué les attentions d'Hannelore, qui étaient devenues pressantes à l'occasion de l'affaire de Madrid. Il n'y était pas insensible, mais son homosexualité avait acquis des déterminations culturelles, même idéologiques, avec la lecture des livres de Tournier. Son amour pour les garçons avait progressivement viré vers un style de vie ou plutôt une conception de vie très noble et hautaine où la naturalité bizarre de l'éternel féminin avait fini par se confiner dans ses périphéries existentielles. Cependant, il continuait à voir dans les filles une beauté érotique vers laquelle il se sentait toujours attiré étrangement. Le maquillage savamment dosé d'Hannelore et ses seins, surtout ses seins, pleins de promesses, n'arrêtaient pas de le réveiller et parfois de l'exciter. Certes, s'il fallait choisir, la relation de complicité et culturellement accomplie avec les jeunes hommes l'accaparait bien davantage. Il ne se serait jamais brouillé avec une fille pour une dispute intellectuelle. Avec un garçon, par contre, il aurait bien rompu une belle relation pour une divergence d'opinions. C'est exactement ce qui venait de se passer – cette fois bien malgré lui – avec François, un étudiant en sciences politiques de l'Université Libre de Bruxelles qu'il considérait parfait sur le plan sexuel et de la réciprocité amoureuse. La question avait tourné autour de la peine de mort. C'était François lui-même qui lui avait appris qu'une loi belge, d'il y a à peine une quinzaine d'années, avait aboli – à son avis providentiellement – celle qui transformait automatiquement la peine de mort en perpétuité. Celle-ci fonctionnait sans exception depuis plus de soixante ans. Tout dernièrement, avant l'abolition, un couple avait été condamné à mort pour avoir torturé et tué cruellement deux de leurs propres enfants. La sentence capitale avait fait justice du sentiment populaire qui avait exclu de la communauté humaine, peut-être définitivement sur le plan moral, le couple pervers et diabolique. Mais à ce crime particulièrement odieux, la loi évitait d'ajouter celui encore plus inacceptable de l'exécution d'État. Une peine incompressible de travaux forcés à vie attendait les deux parents monstrueux.

Peter, d'abord intrigué pour la géniale ambiguïté de cette loi qui comportait aussi bien la condamnation à mort que la défense de l'exécuter, avait proféré des jugements très lourds vis-à-vis des Belges qui avaient éliminé une loi qui avait résolu – peut-être avec un talent de circonstance – un des plus graves problèmes éthiques de notre époque. La condamnation à mort pouvait être toujours prononcée par la communauté humaine face à l'ignoble coupable, mais celle-ci reconnaissait de ne point avoir le droit de tuer une personne même infâme et responsable des délits les plus répugnants. Tous les opposants à la peine de mort auraient dû prendre cette loi que les Belges venaient d'abolir comme référence morale et juridique pour tous les pays s'opposant à l'abolition de la peine capitale.

« Pour une fois – avait dit Peter à François – que vous, les Belges, accusés par vos voisins français d'être des médiocres, aviez une loi formidablement intelligente et éternellement juste, vous l'avez inutilement abolie. Mais tu t'en rends compte ? Les Américains, par exemple, ou tout de même une partie d'entre eux, continuent à refuser les propositions des abolitionnistes pour des raisons que cette loi très humaine (le droit naturel de condamner) et très religieuse (le devoir très transcendant de ne pas tuer) avait brillamment résolu. »

François, qui avait déjà exprimé auparavant ses préférences républicaines contre la monarchie belge, s'était révolté dès les premiers mots « Pour une fois que vous, les Belges... » En oubliant que Peter n'était pas un franchouillard, il lui avait répondu par la phrase adressée habituellement aux voisins francophones de l'Hexagone : « Les Belges n'ont de leçons à recevoir de personne... »

Tout le discours sur le droit de condamner à mort et concernant la sanction morale contre les délits les plus abominables n'avait même pas été intercepté ou perçu par François. Il semblait uniquement préoccupé de répondre à un Français arrogant à la recherche presque automatique de son souffre-douleur belge. Coluche, le comique français des années 80 féroce avec les Belges, était passé par là.

Tandis qu'avec les filles les disputes idéologiques ont toujours l'air de se dérouler sur les courbes de leurs hanches, les discussions entre hommes expriment l'antagonisme radical propre à la virilité combative.

Même si Peter avait voulu poursuivre son dialogue, François, très patriotiquement vexé, décida de rompre tout rapport d'une manière aussi abrupte que spectaculaire. Notre Écossais essaya de s'en faire une raison. Il avait déjà eu l'occasion d'expérimenter ou de connaître des ruptures analogues, même si celle-ci présentait des aspects surréels et infantiles très accentués. C'est de ce côté puéril, typique de beaucoup des relations homosexuelles, que

Peter voulait se démarquer. Cette attitude rationnelle et antinévrotique lui valait les appréciations amoureuses de la part des filles. Sa fermeté vigoureuse offrait au style de son caractère une assurance discrète très admirée par les femmes : si elles avaient renoncé très souvent au facteur chèque, elles n'avaient pas abandonné l'idée du chic et du choc auprès du sexe dit fort.

Par ailleurs, le fait d'être homosexuel le mettait souvent dans la fâcheuse situation de devoir partager des situations de complicité – pour lui très gênantes – avec des partenaires aux comportements jugés universellement bizarres et irrationnels. Une raison de plus – et non des moindres – de douter, parfois, de ses tendances. Bien que "virilement" gay, Peter souffrait de ces comportements "frou-frou" de ses amis. Et ces petites débâcles n'étaient pas pour l'éloigner du charme des filles dont il appréciait inconditionnellement la beauté et la grâce naturelle. C'était justement le cas d'Hannelore.

Caroline, l'ingénieur IT, et surtout Fientje, sa blonde collègue flamande du prépresse, avaient tendance à sous-évaluer Hannelore. En effet, elles lui attribuaient certainement une supériorité sur le plan de la beauté. Ses yeux bleu marin, sa peau très blanche et parfaite et ses cheveux noirs constituaient – elles le savaient – la triade de base du charme physique sans comparaison possible. De plus, elles étaient également quelque peu envieuses de ses formes proportionnées et pleines : deux jambes très longues et des seins qu'on ne finissait pas de détailler. De plus, elle semblait ne pas trop se mettre en valeur : le volume splendide de ses cheveux forts et brillants que n'importe quelle fille aurait mis en première évidence, Hannelore l'avait tout simplement éliminé avec une coupe très courte qui se coiffait naturellement avec un coup de brosse. « Lorsqu'on travaille au bureau – disait-elle même publiquement – on ne porte pas les cheveux longs comme une star. »

Ses collègues n'arrivaient pas à deviner la source de ce tranquille statut de fille très belle mais jamais en compétition. Même ses vêtements n'avaient rien de recherché. Elle s'habillait simplement et son élégance spontanée lui permettait même d'être un peu cheap – typiquement hollandais ! – dans ses petits achats.

Fientje aussi, qui croyait la connaître à fond, l'assimilait à une culture très proche de la sienne. Au fond, son village natal en Flandre n'était pas situé à plus d'une centaine de kilomètres de celui d'Hannelore, à peine au-delà de la frontière avec les Pays-Bas. La jeune

flamande n'avait pas trop retenu (ou vraiment compris) les récits d'Hannelore sur sa famille hollandaise : ses parents étaient tous les deux des militants de l'extrême gauche déjà avant 68 : ils appartenaient aux Provo's, un mouvement qui au Pays-Bas, avait anticipé de quelques années la contestation européenne. Sa mère était une leader des féministes hollandaises et avait fondé une revue sur les thématiques de la femme qui avait constitué une référence politique tout au long des années 70. Elle était traductrice free-lance du français et de l'anglais et avait joué un rôle très important dans le mouvement, surtout des Dolle Mina's, en assurant le relais linguistique et culturel entre les féministes anglo-saxonnes et celles de son pays.

Fientje qui ne connaissait presque rien – comme la quasi-totalité de ses copines – de l'histoire féministe, d'autant plus européenne et mondiale, n'avait même pas retenu des discours d'Hannelore le nom de Germaine Greer, la belle leader australienne, qui avait écrit plusieurs livres best-sellers à partir des années 60. Elle se souvenait à peine de Simone de Beauvoir, peut-être parce que compagne de Jean-Paul Sartre, le philosophe et écrivain français dont elle avait seulement entendu parler à la télé. Par contre, Hannelore avait lu, sur incitation de sa mère, « Le Deuxième Sexe » de l'écrivaine française. Fientje ne s'imaginait même pas que cet ouvrage comportait trois sections et deux volumes de presque mille pages et que Hannelore en avait parlé souvent, aussi bien avec sa mère que son père avant la fin des années 90.

Ses parents s'étaient séparés en 1974 lorsqu'ils étaient bien engagés dans des communautés sexuelles qui se fixaient l'objectif de dépasser la « structure patriarcale et obsolète – qu'ils disaient – de la famille ». Après quelques années, sur les ruines du mouvement féministe et des communautés de la « cosexualité », les parents d'Hannelore se retrouvèrent et se marièrent aussi selon le rite catholique, même s'ils étaient issus de la culture protestante. Ses parents avaient déjà la quarantaine quand Hannelore, la première des trois enfants, vint au monde.

Le père d'Hannelore travaillait dans une maison d'édition comme editor et comme traducteur des publications. Il avait écrit également trois livres de critique, culturellement plutôt d'appréciation, des ouvrages de Huizinga, un des plus grands écrivains des Pays-Bas. Difficile, donc, pour Hannelore, de présenter et d'expliquer opportunément aux collègues de l'entreprise bruxelloise le background culturel de sa famille et de ses origines. Elle avait remarqué que, tandis que sa maison familiale abritait au moins cinq mille livres dans toutes ses pièces, les maisons de ses collègues – surtout si infographistes – ne contenaient que quelques volumes souvent mélangés aux anciens manuels scolaires...

Mais, malgré la longue tradition intellectuelle et très bourgeoise de sa famille, ou grâce à cela (son arrière-grand-père était même un pasteur protestant), Hannelore avait reçu une éducation à la fois simple et culturellement très vaste. En réalité, elle avait bénéficié de deux atouts fondamentaux : le premier, d'avoir été enfantée par deux parents à l'âge mûr, donc lorsqu'ils avaient atteint une complète maturité humaine. Le deuxième atout étant constitué par la grande et très structurée culture accumulée sur plusieurs générations dans un bien-être économique jamais mis en difficulté. Bref, l'équilibre psychologique et la solidité bien complexe d'une culture complètement métabolisée. Tout le contraire de la néoculture de masse superficielle, anecdotique et idéologique où il est fatal que l'instabilité psychologique fasse ménage avec sa faiblesse permanente.

Comme Hannelore n'avait nullement besoin d'étaler ses idées, pour elle très solides et évidentes, son attitude était simple et ouverte, dépourvue de maniérisme. Une certaine générosité personnelle la rendait, de plus, bien populaire, surtout parmi les filles.

Mais il y avait quand même quelque chose de son esprit qui échappait. Quelque chose d'important qui n'était pas saisi par ses copines ou collègues, incapables de capter les tenants de ses actions. Elles percevaient tout au plus les contours des aboutissants de ses mouvements. Mais il restait toujours une sorte de perplexité intrinsèque à tout son comportement de la part des gens qui ne disposaient pas de connaissances suffisantes, ni d'instruments critiques pour décrypter ses propos et ses agissements pourtant assez transparents. La culture générale dite de masse était devenue très psychologiquement.

À confirmation de la vision finalement très accessible et absolument simplifiée qui régissait tous les mouvements d'Hannelore, il y avait sa formation professionnelle très technique que ses parents non seulement acceptèrent en bons libéraux qu'ils étaient devenus avant même sa naissance, mais qu'il encouragèrent activement. Les études informatiques et les applications Internet furent aussi conseillées par son père qui était confronté quotidiennement dans son travail d'éditeur aux problèmes de prépresse et d'édition multilingue sur la Toile. La contribution de sa mère, on pouvait la trouver dans les entreprises de traduction, globalisation et localisation qu'elle avait fréquentées. D'autant plus que celles-ci étaient situées à l'étranger, en l'occurrence dans la Bruxelles fondamentalement francophone. La mère polyglotte d'Hannelore y tenait beaucoup et s'estimait heureuse que sa fille travaillait, à une fonction technologiquement de pointe, dans une des rares entreprises multinationnalisées du secteur du multilinguisme.

Ce fut surtout Pablo qui organisa la sortie des employés du siège Eurologos-Madrid dans lequel les bruselenses étaient invités. Programme de la soirée : Feria de toros aux Arènes, à partir de 17 heures, et dîner, après 21h30, dans un petit restaurant de la Plaza Mayor, la place la plus historique de Madrid.

On dirait que la vie des Espagnols se déroule en plein air. Tout le monde semble habiter davantage en ville que dans sa propre habitation privée. Et les mois de mai et juin sont les plus propices : l'été, sans être encore torride, est déjà avancé, et les rues, les cafés, les parcs et toutes les places sont pleines de gens, de tous âges, qui font tout simplement ce que les autres peuples européens appellent la « fête ». Celle que dans le Nord on fait rarement.

Hannelore, malgré son aversion radicale pour la tauromachie, accepta. Elle espérait que l'initiative allait également arracher Peter à son travail. Et puis, elle était curieuse de voir de près ces barbares de matadors qui avaient conquis la très belle Ava Gardner ou Hemingway.

Mais les Eurologossiens de Madrid n'avaient guère l'air d'apprécier les cinq toreros qui ont eu le courage de se parer devant cinq taureaux réellement noirs comme l'emblème Miura de la publicité espagnole. Peter avait été accaparé par Mercedes, la coordinatrice plutôt espiègle avec laquelle il travaillait surtout pour l'organisation des traductions vers les langues étrangères. À vrai dire, c'était surtout le courage et le style que le public n'avait pas l'air d'apprécier auprès de ces toreros. Mercedes expliquait à Peter que les verónicas n'étaient pas de grande qualité et que les toreros bougeaient sans classe hiératique. Et sans l'attitude de noble détachement qu'on doit prétendre à un matador.

Hannelore remarqua qu'aucune oreille des taureaux, tout de même et laborieusement tués, ne fut offerte aux toreros.

La seule grande émotion de la tarde fut lorsqu'une bête de 582 kilos réussit à encorner un matador très peu talentueux à quatre reprises avant que la quadrille de banderilleros pût intervenir. À défaut de courage aristocratique, le torero avait été très chanceux. Malgré la violence des cornadas du taureau, le très jeune et très svelte torero n'avait déchiré que son superbe costume et s'en sortit avec quelques égratignures qu'on lui soigna en infirmerie. L'incident eut le mérite de rappeler en mémoire le fonds de l'enjeu de la feria : le combat fatalement déterminé mais également équilibré entre l'animal et l'homme. Il se peut que même le torero puisse être tué !

« Ça te dirait ce week-end de venir avec moi à Barcelone dîner à Las Ramblas ? »

« Seulement si à tapas » fût la réponse laconique sur le portable de Peter.

Les deux SMS se suivirent en quelques secondes : la condition posée par Hannelore était à l'évidence rhétorique. Elle avait attendu cette invitation depuis plus d'une semaine. Peter travaillait tous les soirs, aussi bien avec la direction, pour le Master franchising, qu'avec le project management, pour la localisation web. Il ne restait plus à Hannelore qu'à en faire autant avec Pablo, le jeune webmaster de Madrid, qui avait l'air de s'en sortir beaucoup mieux qu'on aurait pu le penser avec son Dreamweaver 8 et son Flash. Concrètement, Hannelore avait pu développer en parallèle avec lui et le projet de localisation du web se trouvait déjà bien avancé. Ils parlaient en anglais et Peter n'était nullement nécessaire comme interprète. Ce qui fait qu'elle ne l'avait presque pas fréquenté depuis son arrivée dans la capitale espagnole.

Comme Hannelore était branchée avec son laptop Mac sur le réseau interne de l'Intranet mondial Eurologos, elle reçut également cet e-mail : « Débrouille-toi pour qu'on recommence lundi vers midi. J'ai une surprise ecclésiastique pour toi, dimanche. On part demain vendredi à 18h de l'aéroport. Nous dégusterons les premières tapas à l'heure du dîner ibérique : très tard. Ce soir, j'ai encore à terminer le Plan provisionnel du Master avec Enriquez et Ramon. À demain ! »

Hannelore relut cinq ou six fois le message reçu au bureau presque à côté de celui où Peter travaillait : rien ne devait lui échapper et la devinette « religieuse » commença à la travailler. Quelle surprise ? Et pourquoi, à Barcelone, celle-ci devait-elle être « ecclésiastique » ? Trop sérieuse pour être personnelle... À moins que... Mais non ! Toute la soirée, elle n'arriva pratiquement pas à penser à autre chose. Ainsi, elle acheta même un guide touristique sur l'Espagne en néerlandais : elle se fit une culture monstrueuse sur la cathédrale du Quartier gothique consacrée à la Sainte Croix, à son style catalan récent mais sur des dessins d'un maître d'œuvre de Rouen. Puis elle parcourut Las Ramblas sur la carte plusieurs fois à la recherche de quelque chose qui pouvait ressembler à la surprise annoncée. Mais rien, de la Plaça de Catalunya au Portal de la Pau avec le monument dédié à Christophe Colomb, elle ne trouva rien qui aurait pu anticiper sa future stupéfaction. Peut-être Gaudi avec sa Sagrada Familia ? Mais non. Elle avait déjà dit à Peter que tout le projet l'avait déçue : l'idée qu'elle avait retenue de sa rapide visite scolaire était qu'il s'agissait d'un énorme chantier un peu

décevant. En lisant les attractions du Passeig de Gràcia et, surtout, des restaurants typiques du quartier de la Barceloneta, près du port, elle s'endormit.

Peter désirait amener Hannelore sur un terrain bien connu. La rencontre, désormais inévitable et néanmoins recherchée, même de sa part, devait se dérouler dans une dimension où il maîtrisait les lieux et la conduite. Ses huit mois de stage à Barcelone et ses trois années d'études du castillan devaient faire de son premier week-end avec Hannelore une nouveauté par rapport à la dynamique de la relation qui avait été caractérisée, tout du moins auparavant, par l'initiative de la pulpeuse Hollandaise. Il avait même l'intention de marquer le début d'un rapport avec un degré d'intimité très élevé. Sans aucune réserve de sa part. Il voulait même assumer la totale initiative en rétablissant, le plus que possible, son action et, en même temps, le maximum d'attente chez Hannelore. Don Juan devait refaire surface et renverser, comme il se devait, les rôles.

Il était très satisfait de cette idée du week-end catalan et de la manière impromptue et vaguement mystérieuse avec laquelle il l'avait menée.

Et puis, il s'aperçut qu'il avait peur. Oui, il craignait amoureuxment cette fille : belle, déterminée et intelligente. Elle avait joué avec lui cartes sur table. Tandis que lui avait un peu lâchement interprété la souris s'amusant avec son chat, qui prenait, lui, tous les risques.

Peter venait à peine d'entrer et de poser son sac dans la chambre de l'hôtel de Barcelone qui lui était réservée. Il alla ouvrir pour voir qui avait sonné à la porte : Hannelore, avec un coussin rouge dans les bras, s'était déjà faufilée à l'intérieur et, sans dire un mot, ferma bien la serrure. Puis mit le coussin par terre juste devant Peter et toujours dans un silence mystérieux s'agenouilla devant lui. Sans lui laisser le temps de se remettre de l'éblouissement, elle lui ouvrit la braguette et ne lâcha ses testicules qu'après avoir bu tout son jus jusqu'à la dernière goutte.

Hannelore n'avait jamais touché, même pas accidentellement, Peter. Elle voulait que cela acquière une signification symbolique, sacrée. Un geste de stratégie amoureuse de totale perfection dès son commencement. Cette idée lui était venue en écoutant le témoignage d'une copine de sa mère qui avait visité une tribu de Touaregs dans le désert : les femmes de là-bas, disait-elle, font une fellation à leurs jeunes maris tous les matins comme petit déjeuner très protéique et comme une sorte d'assurance tous risques pour leur fidélité conjugale. Elles

faisaient ça en attendant de copuler avec eux le soir, à leur retour et avant de dormir, dans toutes les formes érotiques.

À vrai dire, sa mère et la copine en parlaient plutôt avec une sévérité critique de type féministe. Elles avaient l'air de reprocher ainsi aux belles Touaregs une déplorable "soumission ancestrale et patriarcale" aux mâles. Mais Hannelore, qui n'était qu'adolescente, jugeait secrètement la chose bien différemment. Elle n'avait jamais vraiment arrêté de réfléchir sur la beauté esthétique et la consistance éthique de ce geste sexuel : la femme comme génératrice et ordinatrice d'érotisme qui ne pouvait qu'engendrer reconnaissance et réciprocité voluptueuse auprès de l'homme. Quoi, par ailleurs, de plus noble et ontologiquement pertinent pour une femme qu'induire l'homme à la gratuité du don de soi ? « Si tu fais ça par amour, tout devient transfiguré », Hannelore essayait de convaincre deux copines de lycée pendant une discussion serrée sur les hétaires, les prêtresses grecques du culte de l'amour.

« Et puis, comment sortir de cette aberration que le féminisme a produit aux dépens de l'homme moderne qui s'est vu réduire à son moi faible et complexé ? »

« Sans parler de l'automutilation des femmes elles-mêmes qui se sont infligées une inutile solitude ou une fausse sexualité dans l'insatisfaction totale ! »

Hannelore regarda doucement les yeux extasiés de Peter et lui dit rapidement en savourant le résidu légèrement salé de son sperme : « Et maintenant, je suis prête à goûter toutes les autres tapas. »

Peter ne sut faire autre chose que l'embrasser sur la bouche, perdu dans une étreinte qui cherchait inconditionnellement son âme.

Dès qu'Hannelore avait délicatement et résolument touché son sexe, il s'était excité bien malgré lui. Pris dans un tourbillon inexorable et élémentaire, il ne put que seconder le plaisir suprême dépouillé et purement familial. Mais oui, c'était cela qu'il fallait faire. Voilà l'intelligence de la beauté en action. Voilà le sens véritable d'Athéna, la très belle déesse née directement de la tête de Zeus sous la soi-disant violence d'un coup de marteau. Inutile de chercher dans l'intrinsèque obtusité masculine les secrets de l'érotisme. Il suffit que les femmes soient vraiment libres. Elles savent comment s'y prendre. Elles sont tour à tour Venus et Minerve, l'intelligence romaine de l'éternel féminin. La virilité, au fond, n'est rien d'autre que de s'étonner en acceptant les mutations imprévisibles des génies féminins. L'homme qui essaie d'y résister ne peut que se rendre ridicule.

Déjà était en chemin dans tout l'être de Peter le mouvement pour réciproquer l'acte érotique d'Hannelore. Dans son étreinte, il essayait de lui communiquer cette promesse. Au fond, la satisfaction homosexuelle a toujours une valence narcissique, autoérotique. C'est un peu l'éternel adolescent qui n'arrête pas de jouir. Non par hasard dans la fatale stérilité.

« La fécondité féminine – Peter pensa – avait été interprétée d'une manière accomplie de l'entrée avec le coussin rouge jusqu'aux seuls mots proférés sur les « autres » tapas. De l'entrée lourde à la sortie légère. Génialement parfait. »

À Las Ramblas, tout était éclairé. La nuit venait de tomber et après vingt-deux heures, l'animation était intense. Les mimes, il y en avait tous les trente-quarante mètres ; et les colporteurs, vendant tous genres de camelote, déferlaient partout. Une foule de jeunes étudiants mélangée aux touristes et aux vieux catalans s'approchait comme nos amoureux de leur restaurant : ici, dans le sud européen, on ne pense à souper que vers dix heures du soir.

« Nous avons envie de marcher, de voir, de renifler, d'entendre. Et de tapas, naturellement. Mais surtout, nous étions là. Ensemble. Nous venions d'arriver à Barcelone séparément, si l'on peut dire. Mais grâce à l'initiative d'Hannelore, nous étions heureux et animés par une unité d'intentions. Comme deux enfants désarmés en vadrouille. La belle Hollandaise m'apparaissait encore plus séduisante : ses yeux brillaient. Et ma peur d'elle avait disparu.

De l'hôtel, situé en face de la cathédrale, nous avons traversé en courant presque tout le Quartier gothique. Nous nous étions seulement arrêtés pour observer un étrange groupe qui dansait dans la rue la Sardana, le bal typiquement catalan où on peut se faire coopter assez facilement. Au son d'un petit groupe de musiciens jouant de drôles d'instruments à vent qu'on n'entend que dans ces danses (une sorte de clarinette ressemblant plus à un hautbois ou à un cor anglais), un cercle d'une dizaine de personnes se tenant par les bras saute en rythme. Les filles chaussent des espadrilles et ont l'air de s'amuser à l'enseigne de l'allégresse très populaire de la musique.

Mais, au premier bar annonçant dans les ardoises les tapas, nous avons été pris par une faim de loup : après avoir avalé debout au comptoir trois tapas et un verre de vino tinto bien rouge et corsé, nous sommes sortis à la recherche d'un petit restaurant, toujours sur Las Ramblas. Notre choix s'est porté sur une terrasse qui avait une belle table libre sur la rue. Et puis,

encore les trois dernières tapas au comptoir d'une sorte de bistrot de la Plaça Real, un beau cloître juste à côté.

Avant de retourner à l'hôtel, vers deux heures, nous sommes allés voir la mer. Nous estimions être à la hauteur de Naples et d'Istanbul : la nuit était chaude et nous encore plus. En pleine Méditerranée, à la latitude du Vésuve, le volcan napolitain.

Nous nous réveillâmes à l'hôtel vers midi, après avoir essayé de nous dévorer sexuellement à plusieurs reprises jusqu'à peut-être quatre heures du matin. Le vino tinto et les chipirones, des calamars farcis, nous avaient donné du carburant pour désordonner toutes nos fibres vitales. Dans un parfum, celui d'Hannelore, qui m'avait surpris par sa composition délicieuse. Nous n'avions même pas eu le temps de nous dénuder complètement, mais je pense que nous avons pratiqué furieusement une bonne tranche du répertoire du Kama sutra. Comme son nom le dit, cela signifie "aphorisme sur le désir" et tous nos ébats nocturnes tournaient autour de la convoitise physique. Et de la concupiscence ardente de l'autre.

C'était la musique entraînante et aiguë de la Sardana qui avait en premier réveillé Hannelore. Intriguée par un bruit de fond qui s'ajoutait au son de la danse, elle alla à la fenêtre et vit que presque toute la place de la cathédrale était occupée par un marché aux puces. Au groupe de la Sardana, il ne restait qu'une petite partie du parvis. Elle eut tout de suite envie d'un abondant brunch au rez-de-chaussée de l'hôtel face à la Sardana et d'aller chiner au marché. Elle s'était réveillée de bonne humeur et heureuse d'avoir réussi une première journée irréprochable et pleine avec Peter.

« Réveille-toi, on est à Barcelone. Il fait beau. On va vite bruncher. Puis il y a le marché aux puces à détailler. Puis on va à la plage. Puis dîner : une véritable paella gar-gan-tu-es-que. » La vitalité de l'Écossais n'était, à l'évidence, pas à la hauteur de celle de la belle brune déjà en syntonie avec les attractions de la ville peut-être la plus vivante d'Europe : un développement économique, touristique et culturel sans comparaison. L'après-Franco avait lancé Barcelone dans une frénésie qui additionnait aussi bien l'inatteignable fierté catalane (ils se considèrent comme le jaune dans l'œuf espagnol !) aux atouts d'une métropole disposant d'un port important et d'une plage merveilleuse.

« Vite, lève-toi... » Peter la regardait en admiration, vêtue des seules chaussettes en coton. Un garçon peut être beau, très beau dans sa force et l'harmonie puissante de ses jeunes muscles.

Mais une fille, qui ne se sait pas regardée ou bien qui oublie dans la circonstance qu'elle est nue, peut laisser sans souffle.

Peter était comme hypnotisé par le bout de ses seins, parfaits dans leurs proportions et dans leur légère turgescence : ni puérilement trop petits, ni avec une auréole mammaire et laitière.

À contrecœur, après avoir un peu joué avec sa nudité, il se résigna à s'habiller pour la suivre.

Il acheta au marché qui se fermait une petite statuette en argent d'un cercle dansant une Sardana (qu'il offrit aussitôt à Hannelore) et, pour lui, une clochette afin de... se réveiller facilement le matin. Puis ils se dirigèrent vers la mer.

« Je te montrerai, chemin faisant, le chantier naval où j'ai travaillé huit mois comme traducteur. C'est à la limite de ce Quartier gothique, à côté de la longue plage. »

Il faisait très chaud, vingt-neuf degrés à l'ombre malgré qu'on n'était qu'à la fin du mois de mai.

« Entre-temps, nous achèterons des maillots de bain », répondit Hannelore, beaucoup plus intéressée par l'idée de se dorer un peu que par l'entreprise du stage de Peter.

Dès qu'ils s'étaient approchés du Palau de la Generalitat, ils remarquèrent un rassemblement de personnes en fête. En s'approchant, ils découvrirent, au centre, un mariage de gays. Hannelore, prudemment, se tut. Peter, par contre, commença à ricaner devant les deux homosexuels en les considérant stupides et involontairement ridicules.

« Zapatero, avec la nouvelle loi espagnole très relativiste sur les mariages des homos, leur a permis de singer les mariages catholiques. »

« Du reste, l'Espagne est très chrétienne », ajouta brièvement Hannelore.

« Pas du tout. On pourrait dire – comme l'écrit un grand hispanophile français – qu'elle est catholique mais non chrétienne. »

« Mais, je ne comprends pas : comment peut-on être catholique mais non chrétien ? »

« Détrompe-toi. Moi non plus, je n'y croyais pas. Mais j'ai eu l'occasion et le temps de comprendre. Le peuple espagnol, pour simplifier, est plutôt croyant mais très peu religieux. Il a une certaine croyance dans l'Église. Mais non rarement assez anarco-superstitieuse ou primitive. Même les centaines d'années de domination des musulmans ne se sont pas écoulées sans laisser de traces. Remarque le caractère passionnel et même parfois violent des manifestations religieuses. »

« Tu penses aux processions cagoulées et aux flagellants... »

« Par exemple. Mais tu peux y ajouter la tauromachie ou même jusqu'à la violence de l'ETA. Bref, la nature première, encore un peu sauvage dans la religiosité – si je puis dire – païenne

propre aux peuplades du Sud, et bien cette religiosité tellurique a tendance à s'anéantir dès que la société se sécularise. »

« Tu entends par là que les espagnols sont des éternels païens ? »

« Pas vraiment, mais depuis que le fascisme totalitaire a dû disparaître, et que le socialisme est arrivé, par exemple avec Zapatero, les nouvelles classes dirigeantes n'ont fait qu'une bouchée des grandes traditions religieuses espagnoles. On croirait se trouver à Amsterdam et non à Barcelone avec ce soi-disant mariage d'homos. »

« Tiens, j'aurais pensé que ton jugement sur la chose était bien différent... »

« Tu vois, Hannelore, le fait que je puisse être bisexuel ne veut pas dire que je sois obligé de relativiser et banaliser les relations comme si elles appartenaient aux mêmes catégories. »

« Mais ces deux mariés ne pensent pas comme ça. Ils sont heureux de se marier pour la vie... »

« Je les connais bien. Ils sont tellement faibles dans leurs sentiments au point qu'ils ne départagent pas le vice de la vertu naturelle : un contrat passé à la commune entre deux personnes du même sexe équivaut pour eux au mariage universel et éternel entre homme et femme. Autrement dit, le plaisir sexuel gay face à la projectualité de l'amour entre mari et femme. La stérilité programmée face à la fécondité mystérieuse et transcendante. Qu'ils veuillent certifier leur union pour la sécurité sociale et la pension, ça va. Mais alors, pas de comparaison possible et imaginable avec le rapport matrimonial. Et, d'autant plus, avec le mariage chrétien ! »

« Tu sembles alors plutôt accuser les catholiques d'avoir cédé à cette assimilation ordinaire entre PACS et mariage. »

« Exactement, ici en Espagne c'est flagrant. J'aime ce pape car il me semble qu'il a de la jugeote, typiquement philosophique et allemande, dans la tête. Il est un grand théologien et intellectuel de notre temps, et il se lance contre cette idée plate et pernicieuse où tous les chats sont sexuellement gris après le coucher de soleil. »

« Et pourquoi alors parles-tu d'espagnols catholiques et non religieux ? »

« À vrai dire, il y a également une grande tradition mystique et religieuse en Espagne. Il suffit de penser à Cervantes, Unamuno, Thérèse d'Avila, Ignace de Loyola... Mais la tradition générale est qu'il s'agit d'un peuple fondamentalement croyant. Donc, en l'occurrence, des catholiques, mais tellement peu chrétiens ! Être vraiment chrétien implique la religiosité. Pour être catholique, évidemment dans ce sens superficiel, il suffit d'y croire. »

Hannelore retrouvait dans les mots de Peter un écho de ses disputes avec sa mère qui, pourtant, était devenue catholique pour se (re)marier avec son père : lui s'était très sérieusement converti après avoir perdu le nord dans les expériences les plus matérialistes et sexuocentriques des années 60 et 70. Il ne lui suffisait plus de se réconcilier avec le protestantisme, d'autant plus qu'il était enraciné dans sa famille. Désormais, il jugeait révolue toute l'époque de presque un demi-millénaire de la Réforme. Le catholicisme avait annulé toutes les critiques et les objections du schisme de Luther tout en gardant son unité. Les protestants, par contre, n'avaient produit qu'une longue chaîne de sécessions. Hannelore aurait désiré avoir la foi. Mais, justement, elle n'était pas trop croyante. Comme Peter, elle était très proche des thématiques religieuses. Et, paradoxalement, beaucoup plus que les croyants et même que les pratiquants qui avaient l'air de se désintéresser royalement des problèmes touchant au sacré dans la vie.

La nuit, avec un sommeil réparateur du long samedi passé à la plage et au restaurant, les engloutit. Il y avait eu un orage qui rendait l'air frisquet. Après avoir fait l'amour deux fois, Peter était doucement parti vers ses ténèbres dans les bras de son Hannelore. Elle était satisfaite car elle avait encore eu des orgasmes multiples. En général, elle savait que seulement à partir du deuxième son ventre se vidait de tension pour déplacer son barycentre dans le bien-être ravivé de tous ses membres.

Elle n'avait pas oublié sa future surprise. Celle-ci, se souvenait-elle, devait se présenter dimanche, à la dernière journée dont ils n'avaient même pas parlé. Lorsque l'amour se suffit à lui-même, on vit dans une dimension de totale immanence béate. C'est dans cette condition de grâce et de bonheur qu'on peut se passionner à des thèmes existentiels ou spirituels d'une manière authentique.

Hannelore ne se souvenait plus des enchaînements, mais elle se trouva à parler du gothique à Peter et de l'importance historique du protestantisme. Les conversations, surtout à table, entre ses parents et avec eux, les trois enfants, l'avaient habitée pour toujours. La définition nette du concept de personne, de sa responsabilité irréductible, de son rapport direct avec Dieu ou avec l'entité sémantique le décrivant, voilà les arguments avec lesquels elle n'avait arrêté, pendant cette journée, de parler ou de répondre à Peter. Elle lui raconta, entre une baignade et une promenade à pieds nus sur le sable, les visites aux cathédrales gothiques de toute l'Europe du

Nord que ses parents firent, dans les années 90, avec elle et ses frères. Chartres, Mont-Saint-Michel, Rouen, Reims, Amiens, Strasbourg, Bruxelles, Cologne et toutes les églises gothiques d'Amsterdam, aussi bien catholiques que protestantes. L'important c'était le style vertical, celui qui mettait l'homme dans la perspective de regarder vers le ciel. Toutes les formes essentielles du gothique avaient cette fonction transcendante pour arracher, en l'occurrence, le fidèle catholique et contre-réformiste à l'horizontalité de sa religion toute interne à la hiérarchie de l'église romaine, fatalement plutôt baroque. Le gothique du Nord – par contre – était trempé, même architecturalement, dans cette dimension moderne qu'Hannelore aimait indépendamment du rite catholique ou protestant. Bien souvent, d'ailleurs, ces deux christianismes s'étaient alternés dans plusieurs cathédrales comme à Cologne ou à Strasbourg. Peter buvait les paroles d'Hannelore comme du petit lait. Cette fille était un diable de beauté, de résolution et de véritable culture. Comment lui résister ?

C'est à presque midi que le bus partit pour le Monastère de Montserrat. Une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Barcelone, en montant jusqu'à plus de sept cent mètres, avec un paysage très impressionnant de falaises abruptes et de crêtes à dents de roche nue. Dès que Wagner les eut vues au-dessus de l'abbaye, il paraît qu'il imagina tout de suite le scénario à Bayreuth de son Parsifal. « Mais notre destination – dit Peter à Hannelore – n'est pas vraiment le Monastère, plutôt colossal de par ses dimensions et artistiquement cumulatif car il a été construit en plus de cinq siècles. »

« Ah, la surprise... »

« Oui, elle se trouve encore plus en haut. Il faudra marcher et grimper pendant deux heures. Mais, rassure-toi, nous utiliserons le téléphérique. J'ai été fou dans l'ascension d'il y a deux ans, mais on ne m'y reprendra plus. »

« Heureusement, car la plage ça va, mais pour les rochers de la montagne, je suis plainement hollandaise comme les prés-salés. »

« Maintenant qu'on est presque arrivé, je peux te dévoiler la surprise. Notre but, aujourd'hui, c'est Sant Jeroni. Oui, Saint Jérôme, le patron de la traduction. Le Docteur de l'Église qui a traduit la Bible de l'hébreu et du grec vers le latin : la Vulgate. »

« Saint Jérôme ici ? Ma mère m'en avait pourtant parlé en tant que diplomate et ambassadeur du pape Damase. Qu'est-ce qu'il avait à faire au sommet d'une montagne ? »

« Il ne s'est pas limité à traduire, écrire des essais qu'on aurait appelés aujourd'hui de traductologie, faire le secrétaire de Vatican et arpenter le monde entier alors connu (c'était il y a plus de mille cinq cent ans) comme délégué du pape. Sa troisième tranche de vie était la contemplation, la prière d'anachorète. Ta mère t'a sûrement dit qu'il a terminé sa vie en tant qu'ermite en Palestine... »

« Je ne me souviens pas vraiment. Je me rappelle qu'elle le considérait comme un grand moderne, intellectuel et politicien au plus haut degré. Elle disait même qu'il ne lui manquait plus que la presse de Gutenberg pour devenir un auteur à best-seller. L'imprimeur allemand est né mille ans plus tard... »

« Comme tu verras, il était également un grand religieux, un méditatif solitaire retiré jusqu'au désert. En fait, tu ne verras rien, car de sa grotte dans la cime de Montserrat à plus de 1200 mètres, il ne reste plus grand-chose. Mais, en revanche, nous pourrons profiter du plus beau panorama de l'Espagne : nous pourrons voir, avec cette belle journée, des Pyrénées jusqu'à la mer, au-delà de Barcelone. Un régal, si nous avons de la chance, après l'orage qui devrait avoir nettoyé l'air jusqu'à l'horizon. »

C'était vrai. Hannelore n'avait jamais vu un panorama si magnifique. Peter était heureux d'avoir amené son aimée à la petite apnée qu'elle lui avait offerte à son réveil en lui coupant bien involontairement le souffle avec ses nudités.

« Tu vois, pas con l'anachorète : son endroit de contemplation n'était pas banal. Bientôt, en redescendant, après avoir vu, nous aussi, la Moreneta, la Vierge noire de bois exposée au-dessus du maître-autel de l'église, nous allons bien regarder le Caravage dans la pinacothèque juste au-dessous du parvis. »

« La Moreneta, le Caravaggio ? »

« Oui, la madonne noire est visitée, même de près, par une file pratiquement ininterrompue depuis neuf siècles. Mais nous la verrons des bancs de l'église. Pas la peine de faire la longue file. Quant à Caravaggio, il a peint l'intelligence cultivée, cosmopolite et mondaine de Saint Jérôme dans son moment culminant : celui de son ermitage final. »

Entre les deux visites, Hannelore demanda de faire une belle pause à la cafétéria car, après avoir déjeuné, encore avec des tapas, à l'arrivée du téléphérique sur la Sierra, un thé avec une belle part de tarte s'imposait, tout simplement.

Peter en profita pour acheter un CD de chant grégorien du Monastère pour l'offrir à sa belle religieuse non croyante : les quatre-vingts moines de l'abbaye étaient célèbres pour leurs chants.

La dévotion des fidèles à la Vierge Noire était telle que la file se déroulait jusqu'au fond de la basilique. Impressionnant.

« Nous regardâmes la statuette d'assez loin. Assez pour mesurer la distance qui nous séparait de la foi simple et passionnée de tous ces chrétiens en longue procession animés par l'idée de passer le plus près possible, à quelques centimètres, de la petite statue très décorée. Moi, je regardais Peter et je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la grande polémique sur le rôle de la femme dans l'église que le roman Da Vinci Code avait provoquée avec ses cinquante millions de copies vendues dans le monde.

En connaissant de près l'influence des femmes dans les églises protestantes face à ce que celles-ci appellent la "censure" ou la "répression" de la féminité par le catholicisme, il me venait un sourire.

Je pensais même à ma mère, qui depuis qu'elle s'était convertie au catholicisme, n'avait nullement abandonné ses déviations idéologiques au modernisme et au relativisme qui s'étaient infiltrées auprès des progressistes, surtout ceux qui avaient adhéré activement à Vatican II. Son esprit éternellement rebelle l'avait amenée, plus que mon père, à être disponible à la fronde interne à Rome. Sans aucune preuve et avec des reconstructions pseudo-historiques, elle semblait avoir avalé acritiquement l'idée que Jésus s'était marié avec Marie Madeleine et avait eu avec elle une fille après qu'elle eut émigré en France, suivant le scénario de Dan Brown dans son livre si astucieux et réussi. Par ailleurs, s'il y avait une dissidence à l'intérieur de l'Église, elle ne tardait pas à y adhérer. Ce fut le cas de Hans Küng, le Suisse en lutte depuis les années 70 sur le plan théologique avec la hiérarchie de Rome. Mon père, par contre, était d'une idéologie que l'on aurait pu définir comme abusivement « conservatrice » : il était partisan de la rigueur théorique du Pape Ratzinger et n'était pas préoccupé, comme ma mère, par le fait que je n'étais pas une fidèle. Tous les deux, et mes frères, nous aimions maman. Mes parents n'arrêtaient pas de se disputer polémiquement pour le plus grand spectacle offert quotidiennement à la famille réunie et ravie. Cela continue, d'ailleurs. »

Hannelore parla avec Peter de sa famille pendant la visite à la petite pinacothèque et tout au long du parcours pour rentrer à Barcelone. Chez un épicier du Quartier gothique, ils achetèrent un demi kilo de cerises auxquelles Peter n'avait pas su résister. Et ils les dégustèrent goulûment jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une seule, assis sur un banc de la Plaça de Catalunya. Le bonheur, c'est une livre de cerises..., chantait la ritournelle d'un vieux succès populaire espagnol.

Le moment était arrivé de se mettre en marche pour chercher encore des tapas. Tout naturellement, ils repartirent de Las Ramblas où ils n'avaient pas été déçus. Ces petites portions d'un vrai plat qui pouvait être de résistance les fascinaient par leur variété presque toujours surprenante.

« Mais alors, dans ta famille, il y avait deux partis, celui de ta mère, libéral, dans le sens américain du terme, progressiste et plutôt de gauche, et celui de ton père, conservateur, libéral dans le sens européen, c'est-à-dire plutôt de droite... »

« En effet, moi aussi j'ai découvert cette opposition qui s'est explicitée progressivement. Lorsque j'étais adolescente, vers le milieu des années 90, je me retrouvais plutôt du côté de ma mère. Il faut bien dire que mes parents étaient tous deux reaganiens et thatcheriens, libéraux dans le sens européen du terme comme tu dis, depuis le début des années 80. Mes parents ont toujours revendiqué avoir été parmi la minorité de l'intelligentsia européenne qui ne considérait pas Reagan et Miss Thatcher comme deux abrutis, incultes et réactionnaires. Au contraire, ils étaient assez d'accord sur l'idée que ces deux grands politiciens – les plus grands du vingtième siècle, qu'ils disaient – étaient en train de réaliser la nouvelle révolution libérale de l'Occident pour l'arracher au déclin inévitable du stalinisme de la social-démocratie interventionniste.

Les deux présidents, le premier aux États Unis, la deuxième en Grande Bretagne, ont relancé leurs économies qui ont réalisé un PIB plutôt triple que double de la moyenne européenne. Et ceci pendant presque vingt-cinq ans ! La soi-disant très intelligente, cultivée et socialement généreuse Europe continentale a continué dans son anti-américanisme et son anti-anglicisme (même contre le socialiste "Tory" Blair) pendant tout ce temps. Et cela continue, indépendamment du climat économique et culturel de défaite générale. »

« Tu peux le dire. Moi que j'ai la tâche de créer d'autres sièges Eurologos en Europe (et dans le monde), je peux constater le manque d'enthousiasme auprès des futurs candidats à s'associer au niveau international. Les référendums négatifs en France et dans ton pays contre le projet de Constitution européenne ont fait des petits. »

« J'admire la direction Eurologos qui continue dans son projet, comme vous dites au marketing, de glocalisation – ton travail de fondation de nouveaux sièges quoi – mais j'estime que tes résultats ne peuvent qu'être limités et disproportionnés par rapport à tes efforts. Est-ce que vous en êtes conscients, au moins ? »

« Oui, la direction d'Eurologos me l'a tout de suite dit lors de mon embauche : tout ce qui se présente comme association multinationale ou globale a aujourd'hui des faibles possibilités de

succès. Tout au moins dans cette phase de reflux. Mais, comme nous sommes convaincus que notre stratégie est bien fondée et ne doit pas être corrigée, il faut insister. Jusqu'à la fin de cette politique du déclin, incarnée – en Europe continentale – fondamentalement par la France et l'Allemagne. Par ailleurs, il paraît que ce retour est en train de se produire. »

« Termine ta dernière tapa, qu'on puisse au moins aller en chercher tout près du monument de Christophe Colomb. T'as pas l'air d'avoir aimé celle-ci. »

« Oui, c'est vrai. Cela me rappelle les sardines de Glasgow : c'était pauvre et salé. Je paie et on s'en va. »

« Tu vois, c'est avec mon père que je me sens proche maintenant. Oui, ma mère est toujours adorable et reste ma maman. Je lui suis même reconnaissante pour son bon goût très raffiné et sans fautes : elle m'a fait découvrir, par exemple, le Chanel 5, le top des parfums qui a aromatisé les draps les plus luxueux des actrices les plus belles... Marilyn Monroe, le mythe de sa génération, disait qu'elle, au lit, n'était habillée que d'une goutte de Chanel 5. Mais culturellement, et politiquement, je suis d'accord avec mon papa qui est un directeur très efficace et une tête vraiment révolutionnaire. »

« Un conservateur révolutionnaire ! », lui répliqua-t-il pendant qu'il comprenait la source du bonheur olfactif dans lequel il s'était endormi.

« Et oui, c'est exactement ce qui s'est passé au cours des vingt-cinq dernières années. Le temps de notre génération, grosso modo. Ceux qu'on croyait révolutionnaires (les gens de gauche) se sont manifestés comme de véritables réactionnaires et perdants de l'histoire. Et vice versa, ceux qui ont toujours été classés comme conservateurs se sont révélés, à droite, comme de grands révolutionnaires dans leur politique libérale et antistataliste. »

Peter était enchanté de la capacité dialectique d'Hannelore sur le plan politique. Une fille à même de parler clairement des mouvements culturels en cours !

Hannelore, sans s'interrompre, continua sur son père : une véritable passion intellectuelle.

« Tu vois, conserver aujourd'hui sur le plan politique ne peut signifier que figer l'État providence et tous ses privilèges corporatistes au stade des revendications cumulées de la gauche en plus de quarante ans. La conservation est ainsi une sorte de paralysie économique et culturelle car tout s'est bureaucratisé. Le véritable libéralisme antiétatique de la droite devient ainsi fatalement révolutionnaire car il restitue la primauté à la société civile et à la méritocratie. Mon père, c'est ça. »

Il fallait qu'ils s'éloignent de milliers de kilomètres des bureaux dans lesquels ils travaillaient, il fallait qu'ils soient à côté de Las Ramblas à Barcelone et devant la sixième petite tapa de la

soirée pour qu'on arrive à parler de choses très pertinentes qu'il est quasi impossibles de traiter à l'Head office. Dans la pénombre, Hannelore apparaissait encore plus fascinante. Ses yeux accompagnaient ses propos intelligents et simples. Et rares. Elle exprimait des concepts qui paraissaient à Peter justes et synthétiques. Et la lumière très tamisée lui montrait comme le charme peut parler concept. Toutes ses certitudes sur la virilité dialogique et sur l'aristocratie de l'homosexualité jouisseuse devenaient ainsi floues.

En enfilant la main dans la poche de son gilet, Peter s'aperçut également que son iPod était resté inactif depuis qu'il était arrivé à Barcelone : trois jours de silence et sans écouteurs, ça ne lui était jamais arrivé avec aucun mec !

« Je m'imagine alors les discussions entre ton père et ta mère – arriva à relancer Peter – autour du communautarisme multiculturel et de l'assassinat de Theo van Gogh. »

« À l'époque, j'étais déjà à Bruxelles. Mais j'ai eu l'occasion d'être spectatrice et même de participer à plusieurs discussions sur Ayaan Hirsi Ali, l'ancienne collaboratrice du metteur en scène van Gogh. L'actuelle parlementaire hollandaise est menacée de mort par les islamistes qui tuèrent avec une barbarie inouïe, le cinéaste. Elle doit se cacher comme Anne Frank aux nazis. Ma mère a ainsi capitulé : la charia dans la terre des tulipes lui a ouvert les yeux sur la politique absurde et masochiste – toujours typique de l'Europe continentale – de la communautarisation des immigrés. Par ailleurs, le même problème que vous avez rencontré en Angleterre. Les Hollandais sont furax et commencent à revenir en arrière sur ces lois permissives et scélérates qu'on avait concédées déjà dans les années 60-70. Les terroristes islamistes ne se régaleront plus. Mais la partie n'est pas conclue : les supporters de ce que la célèbre écrivaine italienne Oriana Fallaci vivant à New York appelle "l'eurabie", l'Europe dominée par les arabes musulmans, sont toujours nombreux et très actifs ! »

Le discours les ramena au boulot. Le lendemain, ils seraient rentrés à Madrid pour s'occuper des affaires d'Eurologos. Hannelore avait déjà prévu une semaine intense, même en continuant à travailler le soir, pour terminer et finaliser le site web. Avec Pablo, elle avait organisé deux langues de localisation : le français et le japonais, dont les traductions étaient déjà complètement disponibles. Puis, lui-même, Pablo, aurait pu localiser les autres langues ; aussi bien en idéogrammes qu'en caractères latins ou cyrilliques. Et puis, après avoir travaillé

ensemble pendant presque trois semaines, il serait facile de s'appeler pour résoudre rapidement tout problème.

Même Peter prévoyait de rentrer à Bruxelles. Il fallait déjà préparer la Newsletter du mois de juin et les articles des sièges Eurologos étaient déjà tous arrivés à son bureau. Le contrat de Master franchising avait été presque finalisé. Et, d'un point de vue du project management de la localisation du site web, il avait déjà intégré les connaissances nécessaires à Pablo et à Mercedes, la traductrice qui était entrée dans la fonction de Project executive des futures localisations à Madrid.

Hannelore finit par organiser le retour à Bruxelles avec Peter jeudi soir. Tout en travaillant très dur pour le testing final de la localisation des deux premières langues. Pablo était frappé par l'intensité productive en toute liberté de deux nordiques de l'Head office, et admirait leur professionnalisme autonome dépourvu de toute subalternité. Tous les membres d'Eurologos-Madrid avaient accéléré leurs agendas de travail presque par induction en se mettant en syntonie avec le rythme des Bruxellois. La seule note en bémol fut le fait qu'ils arrivèrent lundi presque à 14 heures au bureau (à cause d'un retard important au départ de l'avion).

Personne au sein du siège madrilène n'imaginait que les deux Eurologossiens de Bruxelles, arrivés séparément repartaient ensemble. Même pas leurs collègues directs qui continuèrent à travailler avec entrain. Mardi soir, cependant, l'administrateur délégué invita tout le monde à un restaurant très réputé du centre, au Paradis, pour remercier les collaborateurs aux deux projets.

Bien que Peter avait accepté d'emménager dans l'appartement d'Hannelore puisque, de plus, le bail de son flat bruxellois venait à échéance, ils décidèrent de dissimuler à l'extérieur, par discrétion, leur relation nouvelle.

Si Hannelore était même somatiquement heureuse de leurs performances professionnelles et amoureuses, Peter demeurait secrètement bouleversé et désarmé par son entrée dans un univers existentiel inconnu et qui le rendait tout de même irréversiblement radieux. Il n'avait jamais eu la possibilité d'entrer en rapport avec une fille qui l'avait surpris non seulement d'un point de vue vital, mais l'avait émerveillé sur le plan sexuel et culturel. Par exemple, il avait reçu une petite leçon, bien involontaire, d'Hannelore même à l'occasion de la « surprise » qu'il lui avait annoncée.

« Mais j'ai déjà vu ce tableau », s'exclama-t-elle dès que Peter lui montra la toile dans la pinacothèque de Montserrat.

« L'année passée, mon père a offert à toute la famille un voyage d'une petite semaine à Rome pour fêter leur vingt-cinquième anniversaire de mariage. Nous avons pu nous balader – nous les enfants – un peu partout pendant trois jours parmi les fontaines et le grand centre de Rome. Mes petits frères m'ont même amenée à un mégaconcert rock devant la basilique de San Giovanni.

Mais pendant deux jours, nous tous sommes allés visiter deux musées. D'abord celui du Vatican avec ses innombrables trésors, y compris la Chapelle Sixtine. Et la deuxième journée, ils nous ont conduits à la Villa Borghese, dans le grand parc où se dresse également la Villa Médicis. En dépit de la dénomination, une villa donne l'idée d'une résidence. La Villa Borghese par contre a pu devenir un grand musée truffé de chefs-d'œuvre. Parmi ceux-ci, innombrables comme partout là-bas, il y avait pas mal de tableaux merveilleux du Caravage. L'un d'eux représentait justement Saint Jérôme. Je me rappelle bien car mon père nous avait beaucoup parlé de la modernité et les effets de lumière extraordinaires du peintre italien bien plus avancé que les grands maîtres hollandais. Rembrandt devait encore prendre en main ses premiers pinceaux. Ma mère, qui connaissait beaucoup de tableaux sur Saint Jérôme, m'en parla aussi. Mes deux frères, qui s'intéressaient peu aux saints, s'étaient attardés au rez-de-chaussée où il y avait beaucoup de sculptures mythologiques, naturellement des nus surtout de... femmes, de Bernini et de Canova. »

« Non, Hannelore, ce n'est pas possible : ce tableau se trouve ici depuis plus de septante ans ! Regarde la notice. »

« C'est vrai. Mais alors... En effet, ce tableau est beaucoup plus beau. Regarde le contraste de la lumière. En plus, celui de Rome – à présent je me souviens – avait le manteau sur l'épaule et le bras droit qui écrivait. Celui-ci se tient le menton d'un air méditatif. Mais je t'assure, c'est le même homme chauve, la même barbe, les mêmes vêtements... »

« Peut-être. Une fois rentrés à Bruxelles, nous les confronterons sur Internet. »

« Ce ne sera même pas nécessaire. Le tableau de Rome a été utilisé par Eurologos comme illustration sur le livre édité pour le vingtième anniversaire de la fondation de l'entreprise et consacré à Saint Jérôme. Le volume publié contient une nouvelle écrite par le CEO d'Eurologos intitulée Jérôme : elle se présente en sept langues en hommage au grand Patron de la traduction. Tu l'as lue ? »

« Non, tu me l'apprends. »

Peter, qui voulait faire une surprise, fut, à son tour, surpris par la culture professionnelle et marketing d'Eurologos et par la culture tout court d'Hannelore.

En quarante huit heures, elle n'avait pas arrêté de le surprendre. Et cela continuait en toute spontanéité : tout avait vraiment commencé par elle et il était même clair qu'ils auraient toujours aimé les tapas.

Du même auteur :

Traduction, adaptation et éditng multilingue,
avec la collaboration de J. Permentiers and E. Springael,
TCG Éditions, Bruxelles, 1994,
traduit en cinq langues
(EN, DE, IT, ES et NL)

Destra, sinistra o centro? Sopra,
TCG Éditions, Bruxelles, 1994,
(en italien)

Traduttori, Tre racconti,
deux éditions en italien,
TCG Éditions, Milan, 1994 et 1996.

Jérôme,
TCG Éditions, Bruxelles, 1998
Une nouvelle traduite en six langues
(EN, FR, DE, ES, GR et NL)

T.C.G. Éditions

Chée de Louvain 550 Leuvensestwg
Bruxelles 1030 Brussel
Tél. : +3227354818 – Fax : +3227368767

30^e anniversaire du Groupe Eurologos

Glocal est un recueil de trois nouvelles publié en six langues en vue de fêter le trentième anniversaire de la fondation d'Eurologos. Cette trilogie nous permet de voyager à travers les réalités culturelles, existentielles et professionnelles des sièges du groupe, situés sur quatre continents et structurés autour du Head Office de Bruxelles. L'auteur, fondateur et CEO d'Eurologos, Franco Troiano (né en 1944), a écrit les deux dernières nouvelles du recueil en italien (1994) et a composé la première en français (2006).

La publication de ces nouvelles se devait d'être multilingue, servant ainsi d'emblème des activités du groupe dans les domaines de la traduction, de la localisation et de la globalisation. Mais, avant tout, cet ouvrage a pour but de décrire le contexte global dans lequel évoluent les employés et dirigeants d'Eurologos : à savoir, la complexité humaine de l'identité de l'entreprise, qui ne pouvait être transmise uniquement par le biais des communications de marketing.